

PAIX DE L'ARRONDISSEMENT : Roubaix-Tourcoing : Trois mots, 43 fr. 50. — Six mots, 26 fr. — Un an, 50 francs. — Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne : Trois mots, 15 francs. — La France et l'Étranger, les frais de poste en sus. Le prix des abonnements est payable d'avance. — Tout abonné doit adresser jusqu'à réception d'avis contraire.

BUREAUX : A ROUBAIX, RUE NEUVE, 17—A TOURCOING, RUE DES POUTRAINS, 42

ABONNEMENTS ET ANNONCES : Rue Neuve, 17, à Roubaix, et à Lille, rue du Curé-Saint-Etienne 9 bis. — A Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE et C^{ie}, place de la Bourse, 8, et rue Notre-Dame-des-Victoires, 34, à Bruxelles, l'OFFICE DE PUBLI-CITÉ.

Directeur : ALFRED REBOUX AGENCE SPÉCIALE A PARIS : Rue Notre-Dame-des-Victoires, 28

LE CHANTAGE A L'AFFICHE

L'ingéniosité des décaisés pour emprunter de l'argent est passée en proverbe, et non moins proverbial est la férocité des prêteurs pour rentrer dans leurs fonds. Jamais pourtant créancier n'avait recouru au moyen qu'il nous fait connaître, par un article dans le monde parisien où l'on s'amuse, mettait en pratique ces temps derniers et qui l'amenait l'autre jour devant la 10^e chambre correctionnelle. Il y a quelques années, on pouvait lire, à la quatrième page de plusieurs journaux mondains, une insidieuse petite annonce anglaise ainsi libellée : « On céderait à de bonnes conditions six cent mille francs de créance sur M. le comte de X... S'adresser au créancier, etc., etc. » Cette annonce contenait en germe l'idée que notre Gobsock devait porter plus tard à sa dernière puissance. Mais procédons par ordre.

Un sportman connu dans le monde du turf avait perdu, sur les divers hippodromes urbains et suburbains où il faisait courir, la modeste somme de quatre millions. Voilà plus qu'il ne faut pour décourager les fils de famille désireux de contribuer à l'amélioration de la race chevaline. Les courses sont une loterie où le Grand-Prix de Paris sert d'amorce à piper les naifs. La perspective de gagner ce gros lot a fait perdre la tête et la fortune à bien des gens; le sportman en question en a été quitte pour sa fortune. Il avait joué, il avait perdu, c'est affaire de chance; mais comme la perte dépassait d'un nombre incalculable de billets de mille francs les ressources dont il disposait, il dut emprunter à de hauts qu'il n'avait rien d'honnête.

On a raconté l'histoire de cet usurier qui prêtait sous forme de marchandises, vendait du vin, de la toile et jusqu'à des matériaux de construction trois fois plus cher que leur valeur et les rachetait comptant moitié moins qu'il ne les avait vendus. Le procédé était à la fois intelligent et lucratif. Il faisait réaliser, en un tour main, cent pour cent de bénéfice, sans compter les intérêts, et il imprimait à cette opération éminemment usuraire un cachet commercial qui lui donnait une apparence de régularité.

C'est au même taux, sinon de la même manière, que le Gobsock dont nous nous occupons, avait coutume de rendre service aux gens à court de numéraire. Pour une avance de 15,000 fr., il s'était fait souscrire 36,000 fr. de billets; Notre sportsman avait soixante-dix créanciers de cet acabit, ce qui explique comment il se fait que les chevaux de ses écuries lui aient mangé pour quatre millions de foin. A bout de ressources, traqué de toutes parts, brulé de tous les côtés, il s'avisa d'un arrangement avec ses créanciers aux termes duquel le paiement de ses dettes était échelonné jusqu'en 1890. C'était long; mais aux conditions où elles avaient été contractées, les prêteurs n'en faisaient pas moins une affaire sortable. C'était, d'ailleurs, à prendre ou à laisser. Un autre, à la place du débiteur, eût peut-être agi moins honnêtement vis-à-vis des industriels qui, en l'exploitant sans vergogne, avaient indignement abusé de sa situation. Quoi qu'il en soit, on se mit d'accord.

Mais le lendemain l'un d'eux, celui qui devait finir en police correctionnelle, se ravisa. Shylock a des remords, chose in-

crovable ! Il veut rentrer dans son argent tout de suite ; il brûle de palper intérêts et capital, et, pour cela, il imagine un tour dont la lettre qui suit, adressée à son débiteur, révèle tout le machiavélisme :

« Monsieur, « Le rumeur de café de Bide m'a appris que la répartition que vous devez faire à vos créanciers pour cette année ne dépasserait pas 2 p. 0/0. Je vous prie de me faire connaître, par un avis motivé et dûment justifié, si vous n'avez rien de mieux à proposer que ce que je vous propose de faire promettre dans Paris trois ou quatre affiches-reclames portant l'inscription ci-dessous :

« A vendre : 30,000 francs de créance sur M. X..., chevalier de la Légion d'honneur, associé pour un million de la maison Y... et C^{ie}, boulevard Haussmann, 45. « S'adresser à M. Z..., 27, rue du Colyze. »

« Il reste bien entendu que, si, d'ici à lundi prochain, 16 courant, vous n'avez pas pu trouver d'arrangement satisfaisant de votre côté, vous n'avez rien de mieux à proposer que ce que je vous propose de faire promettre dans Paris trois ou quatre affiches-reclames portant l'inscription ci-dessous :

« Fort de son arrangement, M. X... forma l'oreille à ces menaces. L'usurier tint parole. Au mois d'avril dernier, pendant quatre jours, des hommes-sandwich, payés par lui, promènèrent sur le boulevard Haussmann, aux Champs-Élysées et place de la Bourse, les bannières promises. Tels sont les faits qui, sur la plainte du débiteur, ont amené le créancier en police correctionnelle sous l'inculpation de tentative d'extorsion de fonds. Il est, en thèse générale, méprisable d'accabler un homme dans le malheur, et même fût-il prêteur à la petite semaine.

L'usurier étant par profession sans pitié pour le prochain, devrait justement s'attendre à la réciprocité, quand, par un juste retour des choses d'ici-bas, les rôles sont renversés et que c'est lui qui, pour une fois, est dans l'embaras. Mais s'appuyer sur le sort de celui-ci serait une faiblesse coupable et surtout dangereuse. Si le tribunal, dont le jugement a été remis à huitaine, le renvoyait absous, les conséquences de cet acquittement seraient incalculables. Grâce à l'impunité que ce précédent assurerait, l'affichage deviendrait la forme la plus usitée, parce qu'elle serait la plus terrible, du chantage. Il importe à la tranquillité et à l'honneur des familles, que de pareils procédés, permis à l'industrie, soient rigoureusement interdits aux chevaliers d'écôle.

LES ÉLECTIONS DE ROME

Nous savions déjà, par le télégraphe, que les manœuvres des sectaires de la Révolution avaient amené le triomphe de celle-ci à Rome, dans les dernières élections municipales. Aujourd'hui l'Observateur Romano nous apporte des détails qui achèvent de caractériser ce triomphe des révolutionnaires. En réalité, bien que la majorité qu'ils ont eue soit considérable, les sièges de Rome livrés pendant toute la soirée qui a suivi le vote à des bandes de forcenés, dont la plupart possédaient de tels cris que, par respect pour ses lecteurs, le journal romain déclare ne pouvoir les reproduire. Pour se rendre compte de ce qui a dû

être écarté de la sorte, il suffit de connaître la série des autres cris poussés à l'envi par les bandes dont nous parlons, jusque sous les fenêtres du Vatican. On a entendu la canaille hurler ses vociférations immondes et blasphématoires. D'une bande à l'autre on se renvoyait des cris tels que ceux-ci :

« A bas le Vatican ! Mort aux prêtres ! Vive le victorieux libérateur ! Vive Giordano Bruno ! Mort aux bourreaux de l'Inquisition ! A la fourche le Saint-Père ! Au feu tout le Vatican ! A bas l'Union germanique (le comité catholique). Vive Rome intangible ! Vive Rome libérale ! Vive Garibaldi ! Vive Mazzini ! A bas la canaille du Vatican ! Mort aux prêtres ! Mort aux dévotionnaires ! Et par contre : Vive l'Italie ! Vive le Code pénal ! Vive le roi ! Vive Crispi !

Ces derniers cris indiquent nettement que les manifestants avaient conscience de plaier au ministère en se livrant à de telles démonstrations. Ils donnent en même temps la mesure de la sincérité avec laquelle les envahisseurs de Rome avaient promis d'assurer l'indépendance du Pape et le respect de son autorité. Le Pape est libre, non-lis pas cessé de dire, et s'il est prisonnier au Vatican, c'est une tactique de sa part, non une nécessité.

Pendant les fêtes de Jubilé, quand les étrangers étaient là en grand nombre, on a eu soin, par un calcul hypocrite, de maintenir la tranquillité de la rue, pour s'en faire un argument aux yeux de l'Europe contre les réclames du Souverain Pontife. Mais aujourd'hui qu'en est-il, et que deviendrait, avec la dignité, la sécurité même du Pape, si les étrangers se voyaient à l'œuvre ?

UN BANQUET

Un grand banquet présidé par M. F. de Lesseps, ayant à sa droite son frère, le Nonce apostolique et à sa gauche M. Fayo, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences, a été offert, mercredi, à M. Antonio Florès, le nouveau président de la République de l'Équateur.

Plusieurs discours ont été prononcés. Tous contenaient pour l'œuvre de Panama des témoignages de sympathie ; parmi lesquels il convient de remarquer celui du Nonce apostolique.

M. de Lesseps a fait l'éloge de M. Antonio Florès. M. Antonio Florès vous dira que, lorsqu'il s'agissait sur les bords de notre grande université, au collège Henri IV, à côté de M. de Labry, le questeur de nos chaires de droit, il se sentait chez lui, presque dans sa propre patrie. Et j'ajouterais que, représentant son pays à Rome, à Madrid, et à Washington, il ne nous oublie pas. Il savait que ses frères de France, frondeurs parfois, impatients d'apparence, sont toujours et disciplinés, lorsqu'il s'agit de défendre une belle cause, de servir un progrès de l'humanité.

C'est lui, c'est le représentant de la République de l'Équateur qui, par des négociations d'une grande habileté, a su amener un rapprochement entre l'Espagne et les républiques américaines du Pacifique, au grand avantage du commerce européen, seconçant les vues du gouvernement français, qui lui a permis de commander de la Légion d'honneur.

Et c'est lui, vous le savez, messieurs, qui vient de signer avec les républiques américaines du Pacifique un traité de commerce et d'amitié entre la France et l'Équateur qui est inscrit, pour la première fois, le principe de l'arbitrage comme moyen de régler les difficultés éventuelles.

M. Antonio Florès a répondu à M. de Lesseps et a terminé ainsi : « La Compagnie du canal interocéanique de Panama a justifié au point de vue universel, tant au point de vue des intérêts des peuples, qu'elle peut compter sur les sympathies de nos pays ; et si, au lieu d'être universelle, elle était purement et simplement française, elle serait moins utile et moins profitable à nos intérêts nationaux. »

« Un dernier vote, c'est que cette inauguration, réalisant l'œuvre de notre grand homme, le général de Lesseps, et ce qui le prouve, c'est la violence des manifestations par lesquelles il est célébré ce triomphe inattendu. Si la défaite des « cléricaux » avait été prévue et, par ainsi, assurée, l'œuvre, on en aurait moins brayamment triomphé. »

« Je porte la santé de M. Antonio Florès, l'éminent diplomate, l'ami sincère et sympathique de la France. Je bois à l'union de toutes les races latines, à la réalisation de la paix internationale. Je bois au grand

français qui après avoir uni la mer Méditerranée à la mer Rouge aura bientôt occupé en deux grands morceaux le Nouveau-Monde de Christophe Colomb, pour léguer la réalisation de l'idéal chrétien : Un seul monde, une seule famille ! »

M. Antonio Florès a répondu en portant la santé du Saint-Père.

LE DÉSISTEMENT DE M. DEROULEDE DANS LA CHARENTE

Les journaux boulangistes publient la note suivante : « Le comité républicain national a décidé le retrait de la candidature Paul Deroüledé de la Charente. »

« D'autre part, un de nos correspondants particuliers de Paris nous adresse cette dépêche : « Paris, 20 juin. — Le retrait de la candidature de M. Deroüledé, dans la Charente, n'a pas été décidé, comme le racontent les journaux boulangistes, par le comité de la rue de Sévres. »

« C'est à nous, nous nous n'avons que l'embaras du choix — il est probable que ce sera M. Portalis, directeur du XIX^e Siècle. Si nos candidats ne sont pas élus, nous nous en irons à la recherche d'un autre candidat qui demandera la révision et la dissolution et nous verrons de quel côté se trouve la majorité des électeurs de ce département. »

REVUE DE LA PRESSE

M. Francis Maynard constate, dans le Figaro, que les politiciens ne sont jamais pris au dépourvu, quelle que soit la lourdeur des talons qui tombent sur leur tête.

C'est ainsi que l'élection de la Charente est devenue un événement : les conservateurs parce qu'incertainement ils ont la majorité ; les opportunistes parce que si M. Weiller est battu, le boulangisme l'est encore plus ; les boulangistes, enfin, parce que si leur candidat arrive le dernier, la majorité des suffrages, néanmoins, est acquise à l'idée républicaine, base de leur programme.

Cette année satisfaction est d'autant plus comique, que l'élection de M. Gellibert des Sauniers, si elle est confirmée par le scrutin de ballottage, ne changera rien à l'état de choses existant : c'est un boulangiste qui succédera à un boulangiste, dans un département depuis longtemps réputé pour sa dévotion à l'empereur.

Quelques renseignements fort intéressants fournis par le Soleil sur la politique russe vis-à-vis de la France et de l'Allemagne : « Deux influences sont en concurrence, sinon en lutte à Saint-Petersbourg : celle de M. de Giers et celle du général Vanovsky. Le czar n'aime guère le kronprinz devenu empereur. Plus d'une fois, certain sera son rôle, c'est exprimé en termes fort vifs à l'égard de ce jeune homme dont le caractère diffère absolument du sien, et dont les liens de parenté avec le Romanoff sont devenus presque nuls. Chacun sait cela en Russie. M. de Giers le veut mieux que personne. Qu'une lutte atroce doive éclater un jour entre le czar Alexandre et le fils de Frédéric III, cela ne fait guère de doute pour personne. Cependant M. de Giers ne désespère pas encore de conjurer ce conflit inévitable, et peut être de le conjurer à nos dépens. »

« En cas de rupture entre l'Allemagne et la France, toute sa diplomatie consistera à localiser la guerre. L'empire d'Allemagne devant être, dans ce cas, le théâtre de la guerre, l'Autriche et l'Italie resteront certainement neutres. Dans cette hypothèse, M. de Giers manœuvrera de manière à vendre à l'Allemagne le plus cherement possible la neutralité de son pays. Il reprendra la tactique employée déjà, en 1870, par le prince Gortschakoff, et dont ce grand homme d'État s'était repenti trop tard. Il exigera de M. de Bismarck le sacrifice de la Bulgarie, et il se croira le général en chef de la guerre, le 28 avril dernier. Elle abandonnera les riverains du Danube, pour peu du moins que l'Autriche consente à les céder, ce qui n'est pas encore absolument démontré. M. de Giers se fera tout à fait un jeu de combats et de batailles, calmera les susceptibilités des patriotes. »

« Tout autre est le système du général Vanovsky. Patriote ardent, très jaloux de l'Allemagne, Vanovsky, tout comme ses lieutenants, le

général Gourko, le général Obrouchtchoff, le jeune Kouropalkine, est connu dans l'armée comme l'adversaire déclaré de tout ce qui est germanique. Depuis plusieurs années qu'il est au ministère, Vanovsky n'a qu'une pensée, la guerre probable avec l'Allemagne. »

Bien entendu, il est gallophile. Il est donc de toute évidence qu'une lutte sourde va s'engager entre le parti de la prudence et le parti de l'honneur, entre les amis de l'Allemagne et les ennemis de la France, entre M. de Giers et le général Vanovsky. »

Une anecdote touchante relative à l'empereur Frédéric III, que rapporte le Gaulois : « Le prince était un bon père de famille, toutoyant sa femme devant tout le monde, lui-même sa femme : « Ma chère enfant, fais donc attention à ce que je te dis ! » Il aimait à se mêler au peuple. A Bornstedt, où le prince allait voir les fleurs et les légumes de son jardin, il allait de temps à autre visiter l'école. »

« Un jour, pendant qu'il était là, le maître d'école reçoit une lettre, il la lit et devient pâle. Le prince l'interroge. Il apprend que le maître de maître est malade et qu'elle appelle son fils. Mais celui-ci ne peut quitter ses élèves. Le prince lui commande de s'en aller. Il se charge de conduire le maître à l'hôpital, et vient à la classe. En attendant, il achève la leçon commencée sur la guerre de Trente Ans. »

Autre anecdote, du Figaro, celle-là, et relative au nouvel empereur. « Un jour, il avait cinq ans, on lui avait donné une montre. Quand on vint la lui reprendre, il se mit à hurler de la belle façon. Et, en attendant, il administra une correction, il ne la lâcha pas. L'empereur Guillaume, qui assistait à la scène, en rit aux larmes et dit à son aide de camp : « De sera un vrai Hohenzollern, ce petit-là. Il ne lâche pas ce qu'il a pris. »

« Est-ce assez vrai ? Et peut-on trouver une caractéristique plus juste de la politique des Hohenzollern, qui ont fait leur patrie si grande ? Dans sa revue des sciences des Débats, M. Henri de Parville cite une série d'observations d'un savant Genevois M. Fatio, d'où il résulte que le bécasse ne serait pas aussi « bécasse » qu'on veut, bien le dira :

« M. Fatio, en chassant, a eu l'occasion d'observer à plusieurs reprises que cet oiseau, bécasse, pratique sur lui-même, avec son bec et au moyen de ses plumes, des manœuvres fort ingénieuses ; il s'applique un emplâtre sur une plume saignante ou il opère adroitement une solide ligature autour d'un de ses membres brisés. M. Fatio tua un jour une bécasse qui, sur une ancienne blessure à la poitrine, portait un large emplâtre fait de petites plumes d'ortie crachées à différentes parties de son corps et solidement fixées sur la plaie par du sang desséché. Une autre fois, c'était sur le couillon bécasse que l'emplâtre fabriqué de la même manière se trouvait posé. Deux fois, M. Fatio a trouvé des bécasses qui portaient à l'une des jambes une ligature de plumes serrées et entortillées autour de l'endroit où l'os était fracturé. Chez une, le membre droit au-dessus du tarse était fortement, mais fraîchement, bandé de plumes provenant du ventre et du dos. Chez l'autre, le tarse lui-même, en bonne voie de guérison, portait encore la bande qui l'avait maintenu en position. »

« Le cas le plus intéressant est celui d'une bécasse qui avait eu les deux jambes brisées par un coup de feu et qui ne fut retrouvée que le lendemain. Les deux ailes réussirent à se faire des applications de ces bandages aux deux membres, pour l'un même sur deux fractures différentes. Mais, obligé d'opérer dans une position très difficile, et privé de l'usage de ses pattes, il n'avait pu se débarrasser de quelques plumes qui, collées et enroulées autour de son bec, vers l'extrémité, le condamnaient à mourir de faim. Quoique parfaitement sensé et capable de voler encore, elle était déjà d'une extrême maigreur. »

« Il domine en pareille occurrence s'y prendrait-il mieux que la bécasse ? Un de nos confrères racontait récemment la drague aventureuse de quatre noirs, chargés de garder notre pavillon arboré sur les îlots Alcatraz, et qui y sont morts de faim et de soif, parce qu'ils ne les avaient oubliés. C'était, qui paraît monstrueux, est absolument véridique, et le Temps le rapporte ainsi :

« Il y a quelques mois, nous avons pris possession d'un petit groupe d'îlots situés près de l'embouchure du Rio-Negros, par 10° 57' de latitude

nord, et qui portait le nom d'îlots Alcatraz. A la suite d'un accord avec le gouverneur du Sébagal, Dinah-Salifou, roi des Nations, détacha quatre de ses guerriers les gardes de position. Il parait que ces noirs ont été complètement oubliés aux Alcatraz, et comme ces îles ne produisent rien, les vivres qu'on leur avait donnés, épuisés, ces malheureux sont morts de faim. »

« Un avis, en tournés aux rivières du Sud, ayant relégués aux Alcatraz, a retrouvé les cadavres des noirs de Dinah-Salifou et a fait dresser un procès-verbal de cet incident lamentable. »

« Il est évident que c'était à l'administration française du Sénégal qu'il appartenait de prendre soin des hommes qui étaient confiés à la garde de notre pavillon. Mais, comme on ne peut aller demander à Dinah-Salifou, roi des Nations, si la version du Temps est exacte et qu'elle ne peut être contrôlée par les intéressés, l'administration se tirera, sans doute, les mains nettes de cette vilaine affaire. »

« Nous empruntons à un curieux livre de M. Antony Valabrègue : Les Principales crises, les détails qui suivent sur la princesse Marie d'Orléans, fille du roi Louis-Philippe, morte à vingt-six ans, le 13 juillet 1839 :

« La jeune Marie d'Orléans, née à Versailles, est une personne plus populaire : stature élancée et correcte, noble et simple, et en son intérieur une création de jeune fille. Elle n'aimait que la tête et baissait les yeux ; elle n'est point encore accoutumée à porter cette épave qu'elle serre avec une gentille patriotisme dans ses deux mains. Cette épave sentait une grande croix plutôt que l'arme qui va délivrer Orléans et sauver la France. Marie d'Orléans avait résolu dans sa vocation guerrière, et si elle n'était pas de fer sans peser avec fermeté sur le sol de la patrie qu'elle doit reconquérir. »

« La figure de Marie d'Orléans avait vivement préoccupé la princesse Marie ; elle a représenté l'héroïque fille de Desaix, dans une autre position qui répond à une conception toute différente. Marie d'Orléans est à cheval ; elle vient de frapper un ennemi et de répandre le sang pour la première fois. A cette occasion, elle est en proie à des sentiments opposés : c'est un soldat anglais qu'elle a battu, elle vient de se prouver à elle-même la force de son bras ; mais, troublée par la vue de son adversaire expirant, elle se laisse aller à un mouvement de pitié, bien naturel et bien féminin. »

« Marie d'Orléans, dans sa défiance d'elle-même, aimait à garder et à cacheter ses ongles ; seule, la duchesse de Nemours, elle est en proie à ce trouble à Versailles — avait qu'il lui fallait. »

« La princesse Marie était populaire, dans les véritables sens du mot ; elle était aimée des Parisiens, pour sa modestie et sa charité. Une réaction de son état de santé, en venant à elle, avait voulu chez des marchands de breuze de Marais et des boulevardiers. On raconte que, lorsqu'on eût connaissance à Paris, de la gravité de son état, les acheteurs se précipitèrent en foule chez ses marchands, pour avoir en toute hâte une copie de l'œuvre de la princesse. Et parmi ces acheteurs pressés, il y en avait qui demandaient anxieusement des nouvelles de Marie d'Orléans, et qui emportaient la statuette, en versant des larmes. La princesse Marie n'a pas été une exception dans sa famille ; son exemple a été suivi par sa sœur, la princesse Louise devenue reine des Belges, qui, jeune fille, écrivait à Mme de Genlis des lettres accompagnées de croquis de son état. Marie la comtesse de Paris était de son père, le duc de Montpensier, le goût de la peinture à l'aquarelle, qu'elle a vu pratiquer si largement en Angleterre. »

« Mme la duchesse de Chartres s'est exercée à son tour, à des croquis faciles, dans lesquels on retrouve son goût pour la chasse et les courses. Elle a pris part à une exposition d'aquarelles, sous la présidence du maréchal de Mac-Mahon. Les visiteurs de cette galerie peuvent se rappeler une aquarelle représentant des pigeons morts. »

LES BIÈRES SALICYLÉES

L'addition du salicylate à la bière constitue-t-elle une falsification du produit et donne-t-elle lieu à l'application des peines correctionnelles ? L'affirmative résulte d'un arrêt de la Cour de Paris, en date du 22 mars 1888.

Nous extrayons les principaux passages du dispositif de cet arrêt : « Considérant que, s'il est certain que toute addition à une denrée alimentaire d'une substance étrangère ne constitue pas le délit de falsification, il n'est

L'ÉLECTION SÉNATORIALE DU NORD

DU JEUDI 21 JUN 1888 (Suite voir plus haut) Lille, 3 heures soir. « Les députés délégués des communes du département qui ont été votés par le citoyen Giarès, sont instantanément priés de ne pas quitter Lille sans avoir assisté à la réunion plénière du comité central du Nord, qui aura lieu, le jeudi 21 juin, à huit heures et demie du soir, au théâtre de la Trétoire, rue de la Vieille Comédie, 25. Four le Comité, Le Secrétaire, GEORGES BRUNNE. »

M. Gery Legrand élu.

Lille, 6 h. soir. Voici le résultat du second tour de scrutin : M. G. LEGRAND..... 1194 ÉLU M. L. HERBILLET..... 1059 GIARD..... 77 M. Giarès s'était désisté en faveur M. G. Legrand. « Voici les communes belges pour lesquelles l'affranchissement des lettres est de 20 centimes au lieu de 25 : Anloing, Blandain, Gelles, Comines, Courtrai, Dottignies, Guesbriant-Hameux, Harvillers, Menin, Mouscron, Mouscron, Mouscron, Néhin, Neuvillette, Taintignies, Tanteuve, Tournaï, Warneton, Warsoing, Warvick, Ypres. »

BOURSE DE PARIS

du Jeudi 21 Juin Cours communiqués par le CRÉDIT LYONNAIS Agence à Roubaix, rue de la Gare, 2.

Table with columns: Valeurs, Cours d'ouv., Cours de clôture. Includes sections for Fonds d'Etat, Obligations, Sociétés de Crédit, and Chem. de France.

Table with columns: Valeurs, Cours. Includes sections for Chem. de France, Obligations, and Sociétés de Crédit.

BOURSE DE LILLE

du Jeudi 21 Juin (par fil téléphonique spécial)

Table with columns: Valeurs, Cours. Includes sections for Obligations, Sociétés de Crédit, and Chem. de France.

CHARBONNAGES

Table with columns: Valeurs, Cours. Lists various coal mines and their prices.

COURS DE CLOTURE AU COMPTANT

Table with columns: Valeurs, Cours. Lists various commodities and their prices.

DERNIÈRE HEURE

(De nos correspondants particuliers et par FIL SPÉCIAL) Élection de la Dordogne. Le général Barral, président du Comité impérialiste, ancien ministre de la Guerre, a été élu député par le comité de la Dordogne comme candidat aux prochaines élections législatives.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

(De nos correspondants particuliers et par FIL SPÉCIAL) Le télégramme de Guillaume II. Paris, 21 juin. — Le Conseil des ministres s'est occupé de divers projets qui seront déposés prochainement, notamment du projet relatif à la suppression de la prestation en nature, et le projet instituant la commission chargée de hâter la réforme de la loi sur le mariage.

Élection de la Dordogne

Le général Barral, président du Comité impérialiste, ancien ministre de la Guerre, a été élu député par le comité de la Dordogne comme candidat aux prochaines élections législatives.

Fusils Lebel transportés en Allemagne.

Paris, 21 juin. — Le bruit a couru que deux wagons de fusils Lebel avaient été transportés en Allemagne. Ce bruit ne repose sur aucun fondement.

Les intentions pacifiques du nouvel empereur d'Allemagne

Londres, 21 juin. — Une dépêche de Berlin, adressée au Standard, assure que Guillaume II a chargé M. de Bismarck de notifier à toutes les puissances son désir de continuer de bonnes relations avec ses voisins.

Le fils du Négus empoisonné

Masouah, 21 juin. — On annonce que le fils du Négus a été empoisonné. Le Négus aurait fait massacrer plusieurs chefs pour se venger.

La Porte et la Russie. — Un arrangement

Londres, 21 juin. — On télégraphie de Constantinople au Daily News, que la Porte a été les représentants du village de Biseroun comme une garantie complémentaire au paiement de l'indemnité russe. Il est probable que la Russie acceptera cet arrangement comme suffisant pour le moment.

Fusils Lebel transportés en Allemagne.

Paris, 21 juin. — Le bruit a couru que deux wagons de fusils Lebel avaient été transportés en Allemagne. Ce bruit ne repose sur aucun fondement.

Les intentions pacifiques du nouvel empereur d'Allemagne

Londres, 21 juin. — Une dépêche de Berlin, adressée au Standard, assure que Guillaume II a chargé M. de Bismarck de notifier à toutes les puissances son désir de continuer de bonnes relations avec ses voisins.

Le fils du Négus empoisonné

Masouah, 21 juin. — On annonce que le fils du Négus a été empoisonné. Le Négus aurait fait massacrer plusieurs chefs pour se venger.

La Porte et la Russie. — Un arrangement

Londres, 21 juin. — On télégraphie de Constantinople au Daily News, que la Porte a été les représentants du village de Biseroun comme une garantie complémentaire au paiement de l'indemnité russe. Il est probable que la Russie acceptera cet arrangement comme suffisant pour le moment.